

Ciné.



Dans ce numéro :

LUMIÈRE !

On ne fourne pas...

Mondial

N° 88 - 7 Mai 1943

**TOUS
LES VENDREDIS**

4^F

Madeleine Sologne, Pierre Renoir, Gabrielle Dorziat et Marcelle Géniat sont les vedettes du "LOUP DES MALVENEUR", le film passionnant de Guillaume Radot qui sortira bientôt à l'Olympia.

(Photo Raymond Hell
Distributeur R. A. C.)



DES VEDETTES DE CHIFFONS remplaceront-elles les dessins animés ?

UNE vedette de la scène, bien connue des enfants, va faire ses débuts à l'écran. C'est « Guignol », l'intrépide, le rusé, le garnement bon garçon qui depuis des siècles fait la joie des petits. En effet, après les films de dessins et maquettes animés, qui commencent à faire leur apparition à Paris, après les films de poupées de Stara-vitch, Jacques Chesnais réalise actuellement un court métrage dont les interprètes seront les célèbres marionnettes du Théâtre du Luxembourg.

(Photo Grana.)



Renée Saint-Cyr et Bernard Blier dans « Marie-Martine » qui sort en exclusivité au « Paramount » à partir du 12 mai.

C'est un roman de Jules Verne qui décida de la carrière de Gustav Diesel

À l'frontispice de l'histoire de ce siècle, la personnalité et le nom de Diesel, l'ingénieur qui inventa le moteur à combustion interne, domineront toujours les conditions économiques et industrielles de notre époque. Sa vie aventureuse remplie d'incidents et d'anecdotes de tous ordres dépasse dans la réalité ce que l'imagination la plus fertile ne pourrait inventer. Aucun romancier n'aurait pu prévoir autant de situations aux mille rebondissements pour l'un de ses héros, si extraordinaire soit-il. Aussi, ne sera-t-on pas étonné d'apprendre que la biographie de Diesel a tenté les cinéastes et que Gérard Lampecht termine actuellement un film à sa gloire. Sous les traits de Willy Birgel, nous verrons par exemple comment, à l'âge de vingt-trois ans, « l'homme d'une époque », après avoir lu à son fils un passage d'un roman de Jules Verne — dans lequel celui-ci décrit son « Nautilus » — il eut l'idée d'en construire une maquette réduite... Et quelques années plus tard naissait le véritable sous-marin.



(Photo U. F. A.)



JEAN BOYER tourne à Rome "Le diable va au collège"

DEPUIS quelques semaines, le metteur en scène Jean Boyer se trouve à Rome, où sa jovialité, sa rondeur, lui ont concilié toutes les sympathies. Il dirige une aimable comédie — naturellement — qui a pour titre « Le Diable va au Collège », et pour principale interprète une jeune fille dont le sourire plein de fossettes et les yeux en traits de pinceau rappellent étrangement le visage pou-poupin de Sonia Henie... C'est une artiste italienne: Lilia Silvi.



(Photo Nicolini.)

L'invitation à la Paresse

...LE DOCUMENTAIRE

par JEANDER

Le guide Armand Charlet, "à l'assaut des Aiguilles du Diable."

Sur les vingt-quatre films sélectionnés pour le concours de films documentaires venant en conclusion du congrès dont le C. O. I. C., la direction générale de la Cinématographie Nationale et le Ministère de l'Éducation Nationale furent les animateurs, et notre confrère André Robert, l'inépuisable et habile artisan, trois courts métrages se partagèrent le premier prix. Un jury avisé couronna le tourisme et l'aventure avec « A l'assaut des Aiguilles du Diable », de Marcel Ichac, l'art avec le « Rodin » de René Lucot, et l'artisanat avec le « Tonnelier » de Georges Rouquier.

Le 4^e prix échet à la science, avec le « Branly » de MM. Hervé Missir et Xavier Coppinger, et le 5^e, à la musique avec « L'hommage à Bizet » de Louis Cuny.

Ce choix n'était certainement pas accidentel puisque toutes ou à peu près toutes les branches du documentaire se trouvaient primées et si l'art, l'artisanat et l'aventure obtinrent les premières places, ce fut bien parce que cinématographiquement ce sont les branches les plus spectaculaires et, partant, les plus goûtées du public.

Elles le sont pour différentes raisons, dont la meilleure et la plus profonde semble être la paresse à laquelle notre degré de civilisation nous conduit dès que nous sortons de l'enfer de notre vie quotidienne pour mettre le pied dans le Nirvana d'un cinéma.

Nous voulons visiter un musée assis, nous aimons faire de l'alpinisme dans un fauteuil et nous adorons, après avoir trimé nous-mêmes, voir travailler les autres.

« Le baiser », une des plus belles œuvres signées Rodin.

(Photos A. A. C. - C. F. F. D.)

Un homme qui aime son métier, un artisan : le tonnelier.

Le cinéma seul nous permet cela et c'est en cela que le documentaire se trouve être — M. Abel Bonnard nous comprendra mieux que personne — l'instrument parfait et raffiné de notre paresse moderne : la paresse instructive.

Il est admirable qu'avec Marcel Ichac nous puissions tous, nous, les bancals, les pous-sis, les sans force, grimper à 4.000 mètres d'altitude et délier le vertige dans le paradis d'un « club » à l'Ermitage.

Il est admirable de visiter minutieusement le musée Rodin, en compagnie de René Lucot, de tourner autour d'un chef-d'œuvre et de l'admirer en détail sous tous ses angles et sous tous ses éclairages sans courbature ni torticolis.

Il est admirable enfin de voir fabriquer sous nos yeux en un quart d'heure un demi-muid qui demande trois jours de travail, sans quitter le fauteuil où nous sommes venus fatiguer notre nerf optique pour reposer les autres.

Qu'est-ce, au fond, qu'un documentaire si ce n'est un comprimé d'aventures, un aide-mémoire d'art et une pilule dorée d'artisanat ?

Savez-vous ce que représente la monographie de Rodin de René Lucot qui dure vingt minutes à peine ? Des mois d'études et de recherches.

Savez-vous ce que représente le délicieux film du « Tonnelier » de Georges Rouquier ? Non seulement une compréhension totale du travail à expliquer et à commenter, mais une extraordinaire intelligence de l'œil à qui rien ne doit échapper.

Savez-vous ce que représente l'ascension des aiguilles du Diable ? Tout simplement deux hommes qui risquent leur vie : celui qui la tente et celui qui la filme...

Or, la vie de l'homme moderne est ainsi faite qu'à moins d'être un spécialiste de la question il ne peut pas se payer le luxe de s'entraîner trois ans pour réussir les Aiguilles du Diable, de consacrer trois mois à connaître Rodin en détail et de rester trois jours planté comme un piquet à regarder, fabriquer un tonneau.

Il n'a pas le temps. Le cinéma le prend, lui. Seul, le cinéma est capable de bâtir en dix minutes un cuirassé ou un barrage géant; seul, le cinéma peut résumer l'œuvre de toute une vie en un quart d'heure d'images intelligentes; seul le cinéma peut nous montrer le microbe du typhus en liberté surveillée et faire éclore une tulipe en trois secondes.

Et tout cela pour les beaux yeux du spectateur du film documentaire : ce badaud assis...



Après avoir doublé 26 Vedettes...

MONY DALMÈS

début à l'écran

Vous voyez Hannelore Schroth et Magda Schneider, mais vous entendez Mony Dalmès...

ELLE habite rue du Beaujolais, dans un appartement voisin de celui de Colette. Mony Dalmès aimerait à contempler le Palais-Royal de longues heures si...
...Si elle ne faisait pas de doublage de films, si elle n'avait pas d'enregistrement à faire à la radio, si elle ne faisait pas de cinéma, si elle n'avait pas à s'occuper de son pékinois Thiba, de sa bicyclette « Psyché », de son piano où elle aime à caresser du Chopin

(Photos Sirius, Harcourt et U. F. A. - A. C. E.)



Avec Liszt et Chopin...

Mony Dalmès, dans *L'inévitable M. Dubois* avec André Luguet.

...et chez elle, avec la douceur printanière du jardin du Palais-Royal.



ou du Liszt, si elle n'adorait pas sa mère avec laquelle elle vit et si, enfin, elle n'était pas sociétaire de la Comédie-Française.

Ingénue et jeune première au Théâtre Français, Mony Dalmès a joué tous les rôles classiques de son emploi depuis qu'elle est sortie du Conservatoire — avec un deuxième prix, s'il vous plaît — environ la même année que Jean Chevrier, Blanchette Brunoy et une certaine Marie Deupès devenue aujourd'hui Marie Déa.

Le cinéma, qui est souvent aveugle, mais qui n'est pas sourd, l'a ignorée jusqu'au moment où il a voulu connaître cette voix charmante, bien timbrée qui doublait les vedettes américaines avant de doubler des vedettes allemandes telles que Magda Schneider et Hannelore Schroth.

Le cinéma a fait venir cette voix d'or et s'est alors aperçu que cette voix sortait d'un adorable visage.

En dépit d'un trac fou, car, chose curieuse, cette jeune comédienne qui n'a pas le trac à la scène est prise de panique devant la caméra. Mony Dalmès a tourné coup sur coup deux films : l'un de Pierre Billon qui sortira prochainement : « L'inévitable M. Dubois », et l'autre, d'Henri Decoin : « L'homme de Londres. »

A la Comédie-Française, Mony Dalmès sera la mordante Isabelle de *Cyrano*.



Renée Saint-Cyr et Lucien Gallas : dans le film *Madame et le mort*.

MADAME ET LE MORT

LOUIS DAQUIN a pris sa revanche. Marcel Aymé aussi. Oublions donc leur malheureux « Voyageur de la Toussaint ». Ce nouveau film qu'ils ont tiré du roman de Pierre Véry rachète bien des erreurs.

J'ignore quels rapports existent entre le livre et le film, mais il est hors de doute que celui-ci constitue une des plus jolies réussites de ces dernières années. Il a de la fantaisie, du mystère, de l'invention, du pittoresque et de l'inédit. Le début part en flèche, le secret de l'énigme est bien gardé, tout cela a de la verve et de l'ingéniosité en dépit de quelques invraisemblances, les longueurs n'ennuient pas et l'étonnant couplet final est d'une bouffonnerie bien réjouissante.

On ne peut guère lui reprocher qu'un titre qui reste inexplicable, un « club des philosophes » d'un arbitraire un peu forcé, un personnage de lausse journaliste qui ne rime à rien et un dénouement un tout petit peu décevant. Mais cela a d'autant moins d'importance qu'on ne le réalise qu'après coup. Tout d'abord, on est entraîné par l'attrait du scénario, les trouvailles qu'il contient, l'esprit du dialogue de Pierre Bost et l'adresse, le rythme, la vivacité de la mise en scène de Louis Daquin.

Si la distribution manque un peu d'éclat, elle ne manque pas de qualité. Henri Guiso trouve enfin le grand rôle qui lui était dû. Il

LES Films
par Didier DAX

est plein de verve et d'esprit. Quoique charmante et agréable, Renée Saint-Cyr n'est peut-être pas exactement l'interprète qu'il eût fallu. Son personnage réclamait plus de fantaisie et de légèreté. Pierre Renoir est excellent. Lucien Gallas ne l'est pas moins dans un rôle malheureusement trop court et Alexandre Rignault, Marguerite Pierry, Palau, Michel Vitold, Raymond Bussières, Irène Lud, Léonce Corne, sans oublier le jeune Rémy dont les dons sont bien sympathiques, ne méritent que des éloges.
Didier DAX

Rolf Weih interprète le rôle de Peter Brugg, dans *Son fils*.



Lumière !! ... on ne tourne pas!

...le chef d'îlot des vedettes

J'ai été... « chef d'îlot » !... Oh ! inutile de sourire, cela m'allait très bien, et puis Sacha Guitry lui-même n'a-t-il pas manqué de l'être... Ceci est une autre histoire, et, pour l'instant, il me faut vous raconter la mienne. Vous devez bien penser, d'ailleurs, que si j'avais été chef d'îlot comme tout le monde, je n'irais pas m'en vanter. Mais — et j'en demande bien pardon à tous les braves gens qui se dévouent à cette tâche — j'ai usurpé ce titre et cette fonction pendant deux soirs. Oui, j'ai fait cela afin de surprendre quelques-unes de nos vedettes à une heure où le plus infatigable et obstiné reporter ne peut pénétrer dans leur intimité.

...Donc, par une nuit sans lune, le casque en tête et le brassard au bras, je me suis présenté tout d'abord chez Paul Meurisse. Fort de mon autorité, je tambourinais énergiquement à sa porte. Après dix bonnes minutes de ce manège, j'allais m'en retourner un peu dépité lorsqu'une voix enrouée et cavernaise se fit entendre.

— Qu'est-ce que l'on me veut encore, à cette heure ?

— Chef d'îlot !

— Hein ? Quoi ?... Il y a une alerte ?

— Non, mais la lumière est allumée chez vous et vous n'avez pas fermé vos rideaux.

— Comment ?

Et pour une fois, abandonnant son flegme habituel, Paul Meurisse m'apparut, drapé dans son indignation et sa robe de chambre.

— Vous plaisantez sans doute ?

— Ce n'est ni l'heure ni mon métier, aussi je vous dresse contravention.

— Impossible !

— Et pourquoi cela ?

— Impossible, car il n'y a pas une ampoule électrique chez moi !

— ... ?

— Je n'ai emménagé ici que depuis peu de temps et je n'ai même pas de compteur de la C. P. D. E... Aussi, n'insistez pas, sinon je vous fais mordre par le danois de Michèle Alfa.

Le danois de Mme Paul Meurisse n'était pas très gros, mais il n'avait pas l'air commode; aussi, n'ai-je pas insisté davantage. Et puis, j'avais quand même



Ne criez pas si fort !... Sachez que je pourrais être parent du préfet de police !



votre casque, mon ami, si vous ne voulez pas être atteint par mes éclats de voix !



Petite fable expresse : la petite vedette Louise Carletti ouvre la porte...



...un chef d'îlot sans pitié... mais qu'il se méfie, car si l'on a souvent besoin...

— J'aimerais ne plus jouer des rôles de paysannes et être enfin à l'écran telle que je suis dans la vie...

...Sans me décourager, le lendemain soir je cognais à l'huis de Raymond Bussièrès.

— Qui est là ?

— Le chef d'îlot... vous avez installé un phare à votre fenêtre.

— Non, mais, vous n'êtes pas tombé sur le casque ?... Et d'abord, savez-vous qui je suis... regardez cette affiche, monsieur !... Bussièrès... cela ne vous dit rien ?

— Tout de même, « Bubu », tu ne vas pas me faire croire que tu es parent avec le préfet... Je sais que ce n'est pas vrai !

— Comment, c'est toi qui viens réveiller les honnêtes gens... Tu n'as...

...Je ne vous dirai pas le reste, car logeant dans l'ancienne mansarde de Charles Louis-Philippe (ancien employé lui aussi de l'hôtel de ville), Raymond Bussièrès, dit « Bubu » depuis son plus jeune âge, m'a démontré qu'il connaissait à fond la langue imagée de... « Bubu de Montparnasse », dont il est à l'écran la vivante et expressive réincarnation.

...Louise Carletti vint elle-même m'ouvrir la porte lorsque, quelques instants plus tard, vaguement remis de mes émotions, je me présentais chez elle.

— C'est... le... chef... d'îlot...

— Mon Dieu, que se passe-t-il ?

— Heu !... la lumière...

— Oh ! je parie que c'est Carlettina qui a oublié d'éteindre dans sa cham-



Le doigt de la justice se dresse devant le visage effaré de Paul Meurisse...



...qui ne se laisse pas impressionner, défendu qu'il est par « Agouty »...



...et puis il est tranquille, il n'y a pas une seule ampoule dans toute la maison.

bre... Il faut lui pardonner, monsieur... elle est si petite !

— Plus petite que vous... c'est difficile !

— Comment dites-vous, insolent !... mais je vous reconnais... vous n'êtes pas le vrai chef d'îlot... Traître !

...Je suis parti rapidement... et dignement... mais que l'on ne vienne plus me dire que Louise Carletti est un ange de douceur. Elle est peut-être incapable de faire du mal à une mouche, mais il n'en

va pas de même pour les importuns ! ...Quant à la conclusion de tout ceci, c'est que, rentrant chez moi après ce reportage mouvementé, ma concierge m'a remis une convocation de... mon chef d'îlot... J'avais oublié d'éteindre mon électricité et ma fenêtre était grande ouverte... Pourvu que ces MM. de la D. P. ne lisent pas ceci, ils seraient capables de doubler l'amende... et je vous entends dire : « Il ne l'a pas volé ! »



Pan ! Pan ! Qu'est-ce qu'est là... C'est le chef d'îlot, Mam'zelle (air connu)



Du charme !... encore du charme ! toujours du charme ; économie : 15 francs !

(Photos Serge.)

L'AVENIR

Jeunesse...

La villa El Patio, choisie en 1941 pour abriter le Centre des Jeunes du Cinéma, semble devoir son nom à une invraisemblable courette, du plus pur style mauresque, tel que le concevaient vers 1900, les amateurs d'exotisme. Elle abrite tous les jeunes espoirs du cinéma français, et n'y entre pas qui veut. Pour en franchir le seuil, les stagiaires doivent en effet subir un concours d'un niveau légèrement supérieur au bachelier Math-Elém, ou avoir fait un détour par l'école de photographie et de cinématographie de la rue de Vaugirard. C'est ce que m'ont expliqué MM. Prévot et de Cameran, qui ont ajouté :

— Les futurs Abel Gance en herbe doivent bien comprendre qu'on ne s'improvise pas technicien, qu'il faut connaître à fond l'optique, l'électricité, la sensibilité, le développement; qu'il faut bûcher ferme, suivre tous les cours et surtout ne pas « sécher » les travaux pratiques permettant de passer par tous les services avant de choisir la branche — mise en scène, prise de vues, son — dans laquelle chacun peut se spécialiser. Nous voulons que le Centre des Jeunes du Cinéma devienne un institut du cinéma complet.

— De combien est le stage ?
— De six mois, renouvelable, d'ailleurs.

— Vos élèves se spécialisent-ils en sortant, ou bien désirent-ils tous devenir metteurs en scène ?

— Lorsqu'ils entrent, tous se sentent l'étoffe de grands maîtres de l'écran. La sagesse vient en étudiant. Beaucoup se spécialisent.

— Vos stagiaires sont boursiers ?
— Ils touchent mille francs par mois.

— Mais le Centre des Jeunes du Cinéma n'est pas qu'une école ? Il est bien aussi un Centre où se réalisent des films ?

— Evidemment. Des hommes tels que Maurice Cloche, Paul Gilson, Jean Lods ont réalisé pour le Centre de fort beaux documentaires ou des films de fantaisie. Jacqueline Audry s'est égalée à eux en tournant « Les chevaux du Vercors » et René Clément est actuellement dans une clinique, gravement blessé, étant tombé d'une locomotive lancée à quatre-vingt-dix kilomètres à l'heure, alors qu'il tournait « Ceux du rail ».

Avec de Cameran, j'ai parcouru « la maison », car chacun, ici, n'appelle pas autrement la villa El Patio, centre d'une vie collective faite de bien des enthousiasmes.

(Photos KARGUEL.) Anita ESTEVE.

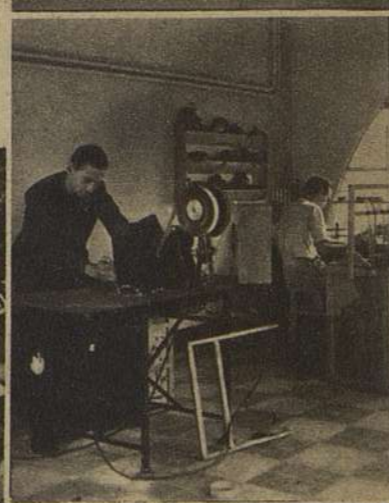
L'étude du son.



A la bibliothèque.



La salle de montage.



La légende inspire les coutumes populaires : On danse dans les « Baiars » l'histoire de ce cavalier qui trois fois enleva sa belle...

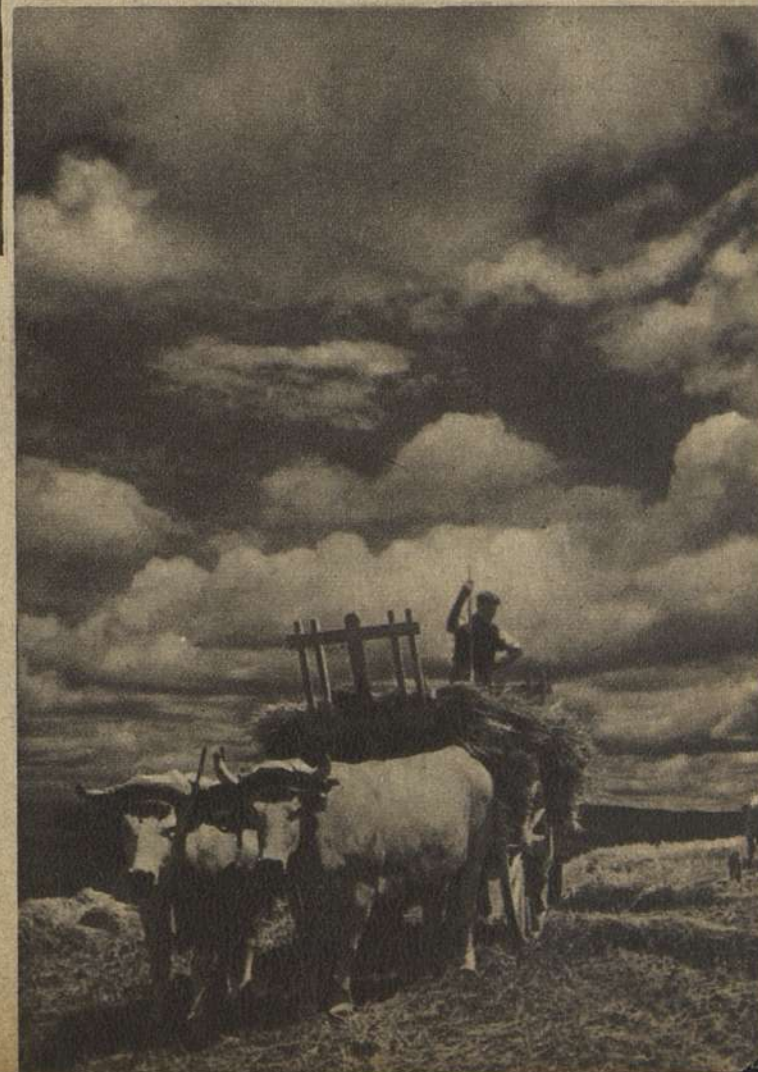


Sauvages mais sympathiques sous leurs longues crinières, voici les « chevaux du Vercors ».

documentaires concourant pour le prix ? Il nous semble pourtant que certains n'eussent pas eu l'air de parents pauvres dans cette production... Le seul reproche qu'on ait pu leur faire était d'avoir été subventionnés par l'Etat. Mais tout film ne comporte-t-il pas un commanditaire ? Le fait que ce soit l'Etat qui ait été le commanditaire de ces jeunes auxquels il a fait confiance constitue-t-il une tare ou un péché ? Alors, c'est un « barrage » ?

Claude SYLVANE.

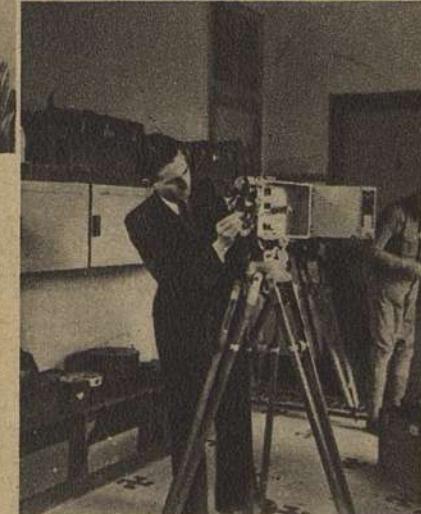
« Le pain » illustre en de larges images l'éternelle prière « Donnez-nous notre pain quotidien ».



... et Cinéma !

VENEZ DONC DEMAIN MATIN, m'a dit l'autre jour un des jeunes metteurs en scène du Centre des Jeunes du Cinéma, nous projetons quelques-uns de nos films. Car, chez eux, on ne dit pas « mon » film, mais bien « nos » films, chacun de cette équipe s'enorgueillissant du travail de tous dans l'effort commun qu'ils ont entrepris. Après deux années de labeur ils viennent de nous prouver avec beaucoup de modestie l'originalité de leurs talents divers éclos au soleil de Nice dans le recueillement d'une maison où, si tout a été mis à leur disposition pour l'étude et la pratique de leur métier, il a pourtant fallu affronter les raidillons d'un art qui ne va pas toujours tout droit, surtout quand les difficultés techniques qui hérissent actuellement la production se font quotidiennement sentir. Autour de leurs efforts, n'a pas soufflé ce « vent » ravageur qui s'élève sur tant de films médiocres. On n'a pas parlé d'eux, ou si peu, que, dans une totale ignorance de la

question, certains ont même osé prétendre que le Centre des Jeunes du Cinéma n'avait rigoureusement rien fait. Evidemment, ces jeunes-là ont fait moins de bruit que les zazous; ils n'ont pas inondé la presse de communiqués pleins d'ostentation. Ils ont travaillé simplement, comme ceux qui ne volent pas dans le cinéma un « fromage », mais un art et un métier où l'on peut sortir quelque chose du fond de soi, exprimer avec des images ce que d'autres expriment avec des mots ou des sons. Serait-ce parce qu'ils ne se sont point fait précéder de hérauts ni annoncer à son de trompe, parce qu'il leur manquait cette publicité tapageuse chère aux faiseurs de navets que leurs œuvres ont passé ainsi inaperçues dans ce Congrès du Documentaire organisé par notre confrère André Robert où elles étaient pourtant en bonne place et où elles faisaient, ma foi, fort bonne figure ? Est-ce aussi pour cela qu'on a oublié de les mettre en compétition avec les



L'atelier des Opérateurs.



L'atelier de dessin animé.



LA

Main du Diable



Josselyne Gaël dans le rôle d'Irène, la femme de Brissot.

Un film qui nous conduit hors des sentiers battus



Roland Brissot a enfin trouvé sa facture.

SATAN est un personnage qui a toujours passionné les humains. Depuis que le monde est monde, « l'esprit du mal » a pris les formes les plus diverses, mais il fut toujours le tentateur, le suprême corrupteur qui, pour prendre les âmes, connaît mille tours de sa façon, offrant aux hommes, en échange, toutes les faveurs terrestres. On connaît la légende de Faust. Elle a permis à Goethe de créer une œuvre impérissable qui inspira elle-même peintres, poètes et musiciens. Mais sait-on que Gérard de Nerval, le doux poète de l'Île-de-France, est l'auteur d'une traduction très appréciée du drame de Goethe ? C'est que cet écrivain sensible était également attiré par la vieille légende allemande. Il écrivit lui-même, à côté de ces pages charmantes que sont « Les Filles du Feu » et « Sylvie », des nouvelles d'un genre tout différent où le fantastique avait sa part.

De la plus célèbre d'entre elles, « La Main enchantée », le scénariste J.-P. Le Chanois tira l'idée d'un scénario que Maurice Tourneur devait réaliser bientôt et qui vient enfin de nous être présenté sous ce titre : « La Main du Diable. »

Nous avons rendu compte du film ici-même. Toutefois, il ne suffit peut-être pas de juger cette nouvelle production Continental-Films comme une œuvre ordinaire. Elle s'écarte si délibérément du « déjà vu » que l'on peut justement s'attarder un peu sur elle et la considérer comme une tentative extrêmement curieuse pour donner au cinéma de nouvelles possibilités d'expression.

Déjà au temps de « Caligari » et des films allemands de cette époque, le fantastique avait attiré de nombreux cinéastes. Avec son jeu un peu outré, ses effets d'ombres et de lumières, le cinéma muet se prêtait admirablement à ce genre si particulier. Pierre Mac Orlan voyait dans le film l'expression idéale du « fantastique social de notre temps ». On était alors en pleine époque des audaces et des recherches...

Et puis, le parlant est venu. Les fantômes ne parlent guère. Avec le dialogue, le cinéma retombait dans les limites du strict réalisme. On laissa le fantastique au magasin d'accessoires avec la poésie et bien d'autres choses. Elles commencent seulement aujourd'hui à sortir de leur longue retraite. Elles sont capables d'apporter au cinéma un renouvellement appréciable.

Il faut donc savoir gré à ceux qui font aujourd'hui l'effort nécessaire pour sortir des « sentiers battus ». Leur mérite est d'autant plus grand que les risques sont nombreux. Avec l'évolution technique les règles du fantastique se sont, elles aussi, modifiées. Il faut reprendre le tout à la base, découvrir de nouveaux effets, en abandonner d'autres.

Telle était la tâche qui s'offrait à Maurice Tourneur devant le scénario de « La Main du Diable » : une aventure dans un décor moderne, celle d'un peintre sans talent, Roland Brissot, pourtant ambitieux avide de gloire et d'amour... Une proie tentante et facile pour Satan !

Comme le docteur Faust, Roland Brissot vend son âme au diable. Mais ce n'est pas la jeunesse qu'il obtient en échange : celle-ci ne lui a pas encore été ravie. C'est la fortune, la gloire et l'amour...

Il fallait une belle audace pour s'attaquer à un sujet comme celui-ci. Or, loin de paraître enlantine, cette intrigue est aussi passionnante que celle d'un film policier bien construit. Le peintre damné a une lourde dette à payer et il va chercher tous les moyens possibles pour rouler son créancier, lui échapper ou reculer l'échéance. Mais il a forte partie devant lui. Le « petit homme noir », sous ses dehors bonasses ne lâchera pas sa proie et c'est cette longue poursuite qui amène certain soir à l'hôtel de l'Abbaye,

Pierre Fresnay, le peintre damné.



un voyageur hagard, ayant à ses trousses le diable en personne.

L'extraordinaire aventure de Roland Brissot demandait une expression conforme à son sujet. Maurice Tourneur a su trouver son style, tout en laissant à ses personnages une vie intense et familière.

Le peintre, c'est Pierre Fresnay. On connaît assez le talent de ce bel acteur pour que nous n'ayons pas besoin d'insister longuement sur sa nouvelle création. Il a fait de son personnage un inquiet, un tourmenté, sans cesser un instant d'être juste. Après le commissaire Wens du « Dernier des Six », ce nouveau rôle complètera dans la carrière de Pierre Fresnay.

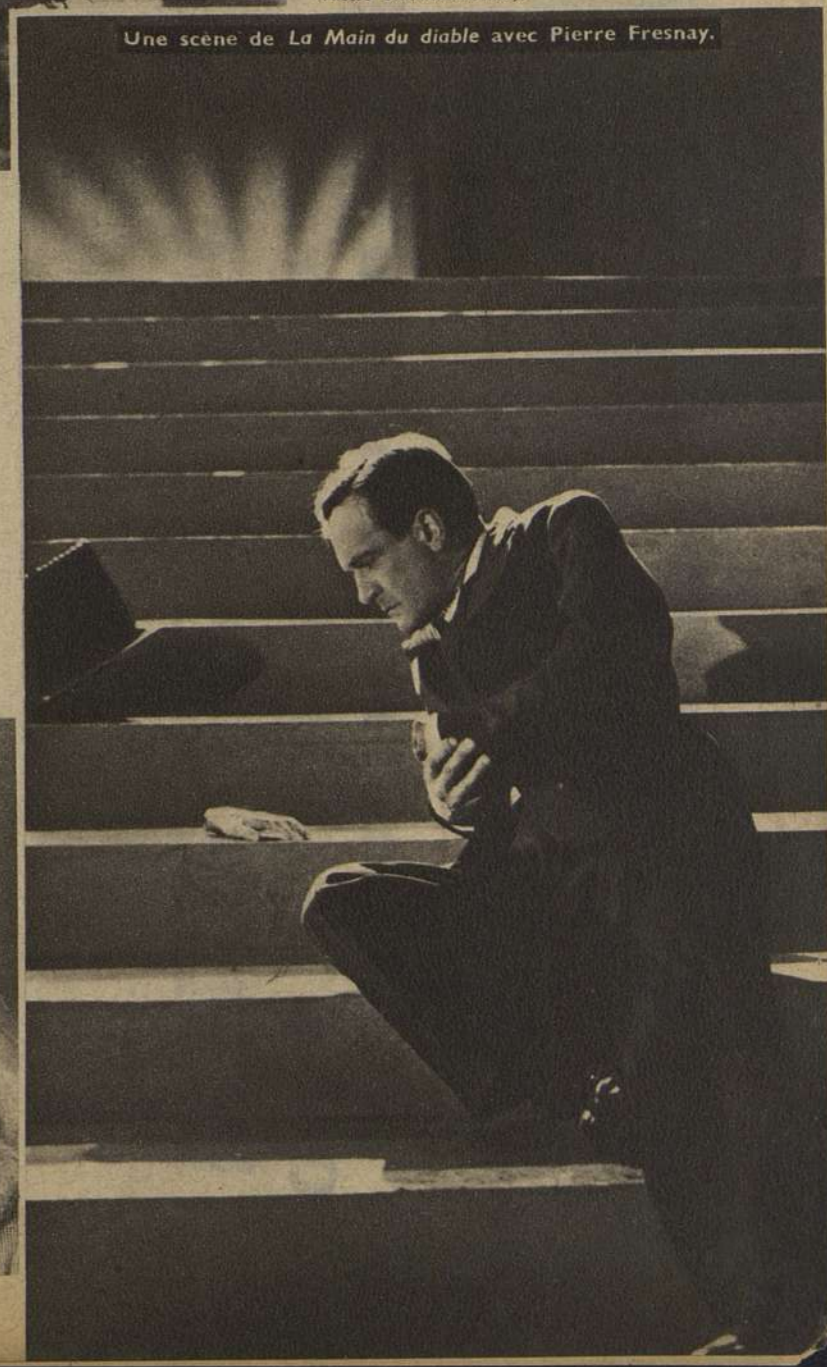
A ses côtés, Josselyne Gaël fait une « rentrée » qui laisse présager d'autres créations. Dans le rôle du « petit homme noir », Palau est excellent de bonhomie et de finesse. Il faudrait citer encore Noël Roquevert, Guillaume de Sax, André Varennes, Balpétré, Robert Vattier, Chamarat, Larquey et beaucoup d'autres des détenteurs successifs de cette « main enchantée », grâce à laquelle ils ont acquis tour à tour la fortune et le bonheur.

« La Main du Diable » marque une curieuse orientation du cinéma français. C'est un exemple qui méritait d'être signalé au moment où l'on cherche à ouvrir au film des voies nouvelles.

Jean DORVANNE.

(Photos Continental-Films).

Une scène de La Main du diable avec Pierre Fresnay.



Palau, « le petit homme noir ».



Un nouveau couple : Fresnay-Gaël.

Ciné.



Dans ce numéro :

LUMIÈRE !

On ne tourne pas...

mondial

N° 88 - 7 Mai 1943

**TOUS
LES VENDREDIS**

4^F

La trépidante Irène de Trébert, que nous avons applaudie dernièrement dans son tour de chant à l'A. B. C. et que nous reverrons bientôt à l'écran.

(Photo Harcourt.)